
L'Imparfait et la Presse

LE BLUES ET LE CANTIQUÉ DE CHESSEX

Le nouveau livre de Chessex, *L'Imparfait* est étiqueté « chronique ». Et certes, le titre l'indique assez, chaque page tire sa substance d'une obsédante exploration du temps. Mais on pourrait également dire qu'il s'agit là d'une confession, d'une élégie, d'un blues. Un blues ? Non seulement on n'aura jamais lu d'aussi belles pages sur cette musique qu'à la fin de ce volume, mais le récit tout entier a le souffle et la force, et la fragilité, de cette plainte qui est « un pacte avec la ruine et avec le sacré ».

Toutefois, c'est d'abord comme une détonation que résonne ce texte. « Mon père s'est tiré un coup de pistolet dans la tempe un certain samedi 14, il est mort quatre jours plus tard, il a été incinéré le vendredi 20. C'est une mort imparfaite » : tout est dit par ces mots à la page 77. Tout est dit de la tragédie qui hantera l'adolescent, puis l'adulte devenu le grand écrivain romand lauréat du prix Goncourt en 1973 pour *L'Ogre* et auteur, depuis, de l'une des œuvres en prose et en vers les plus graves et les plus belles de ce siècle.

Tout est dit et rien n'est dit. C'est pourquoi Chessex doit retrouver, en amont et en aval du suicide, ce qui fit

qu'une vie s'est pétrifiée dans ce définitif inachèvement et ce qui fait qu'une autre a pu, malgré tout, continuer. Il y a d'abord « l'existence quotidienne (...) épaisse, pesante, soûlante à l'esprit souvent aussi vide que le jardin le soir sous le bruit des vagues ». Il y a ces « infimes tressaillements de la face » sans doute tôt annonciateurs du « gouffre ». Il y a les rencontres avec les hommes et les créateurs : Jacques Mercanton, Bazaine, Tal Coat... Les rencontres avec les femmes dont la beauté est un « absolu » impossible à rejoindre. « Il y a la sainteté dans l'accomplissement de toute œuvre. »

« ... le chemin pour le rejoindre... »

Et puis il y a cet « enfer interminable de l'imparfait » : « L'imparfait a hanté les premières années de ma vie d'homme en plaçant mon père au creux de tout acte : il fallait conjurer l'inachevé. »

Il y a toutes ces années vouées à la destruction alors qu'on ne sait pas qu'on imite « une autre fureur ». Oui, il y a cela et bien d'autres fulgurances dans ce livre de la mort, de l'amour et du remords. Dans ce livre de l'absence, du néant où sans cesse tinte une « cloche grêle, fêlée, au fond de la phrase ».

Comme dans un blues ? Comme dans un cantique aussi. *Cantique* est d'ailleurs le titre du livre de poésie publié parallèlement et dans lequel sont recueillies les voix de Jacob, de Job ou d'Esaië. Mais avant tout bien sûr la voix de Jacques Chessex qui implore : « Donne-moi l'absolument simple / Et le silence pour le voir / Donne-moi le chemin pour le rejoindre... »

DIDIER POBEL

Le Dauphiné libéré, Vaucluse matin, 1996

AVEC JACQUES CHESSEX
DANS LES CADENCES DE LA MÉMOIRE

La dernière chronique de l'écrivain vaudois est une méditation sur L'Imparfait. Qui se prolonge dans Cantique.

L'an dernier à pareille époque, Jacques Chessex remontait aux sources étranges et pacifiées d'une femme au regard gris d'étoiles, c'était une chronique intitulée *Dans la buée de ses yeux*. Voici maintenant l'écrivain dans un texte de même longueur et de genre identique. Qui est une chronique au mouvement musical et qui œuvre, concrète et immédiate, dans les temps mêlés et alternés de la mémoire. Ce livre, c'est *L'Imparfait*.

Il s'ouvre et se clôt dans les clartés nuancées d'une demeure. « Là, dans la maison austère, grise, lumineuse, devant le lac, par le fouillis du jardin, le soleil, le peuplier, les merles, l'odeur de la terre, l'odeur du lac, l'odeur de Nicole, – c'est là que j'apprenais à écrire, à dessiner, à peindre, à écouter le blues, à jouer le blues, à comprendre que je n'étais pas un enfant, que je n'avais pas aimé l'être, que mon père mourrait, que je mourrais, que je perdrais Nicole, ou que je l'avais perdue à la seconde où je l'avais vue pour la première fois, et que de toute façon jamais je ne la rejoindrais au fond de son rire, de son corps à découvrir et à fouiller, au fond de son âme qui me resterait inconnaissable. »

Les images de la mémoire

Dans ses temps mêlés et fracturés, cette chronique est traversée par les ombres portées de la mémoire. La mémoire où l'être ne cesse de puiser, où il se confronte pour mieux comprendre. Une quête, avec le temps. Pour le temps : pour en prendre mesure pour le dire en

reconnaissance et pour faire ainsi meilleur usage du chemin à parcourir, encore.

Le livre donne à voir l'homme dans ses repères fondamentaux de l'enfance et de l'adolescence. Ces balises importantes (lieux et êtres, tels notamment la femme et le père, Jacques Mercanton, la voix claire de la mère dans les fables de La Fontaine), le tracé du livre les dit dans l'œuvre de la mémoire. Et dans le champ de l'imparfait, un thème que l'écriture porte de manière musicale (une façon de blues lent) tout au long de ces pages. Pour le faire résonner, l'amplifier, le libérer.

L'imparfait est ainsi prononcé dans toutes ses inflexions. Il s'exprime dans le « non-réalisé, l'interrompu, le non-vécu ». L'imparfait qui est plus tard dit dans un « non-accomplissement » qui est « métaphysique ». L'imparfait « non pas temps de la mélancolie », « mais celui d'une sorte de suspension dans le temps et hors du temps. Dans un temps qui serait comme vidé de lui-même par la durée paradoxale d'un fait qui ne se résout ni à changer ni à mourir. » L'imparfait de notre humaine condition, de notre finitude : l'imparfait en signe de temps.

Au jour des psaumes

Concurremment à cette chronique de *L'Imparfait* paraît un ensemble de poèmes : *Cantique*. Malgré les registres et les rythmes différents des deux livres, on les inscrira volontiers dans un espace continu. La parole poétique de ce *Cantique* s'accorde, mythique et ample, aux figures et aux temps bibliques tels Ève, Isaac, Jonas, l'Annonciation. Et de fait, cette parole fait aussi entendre un chemin. À travers la terre, l'ombre et l'imparfait. Jusqu'à l'illimité de Pâques et de l'unité pressentie.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT

La Liberté, 1996

LORSQUE ÉCRIRE DES LIVRES DÉLIVRE

Sans en avoir l'air, de nombreux titres le signalent depuis des années, la Bible imprègne l'œuvre de Chessex, même si ses allusions et citations en dérangent plus d'un. Alors *Cantique*, recueil de poèmes inspirés par la Bible, réconciliera-t-il ses lecteurs amoureux de son style et les autres qui l'ont bien souvent mal lu et accusé faussement de blasphème, comme si la Bible leur avait appartenu ? Je l'espère, tant Chessex y révèle et y conjugue sa maîtrise de la langue avec un respect et une attention pour l'Écriture, le *Livre*.

Cantique sort en même temps qu'une chronique riche d'une trentaine de textes courts, *L'Imparfait*, et cette conjonction mérite qu'on s'y arrête. Elle se présente comme la sobre évocation d'une période peu aimée, celle de l'enfance où l'on souffre de ne pas être adulte. Temps où l'on décide pour vous, contre vous, âge qui s'accompagne des découvertes des limites, des opacités, des mensonges. Mais également temps des révélations de l'autre, du corps, de la littérature, de tout ce qui vous conduit à devenir ce que vous êtes. Ainsi cette chronique offre-t-elle bien peu d'affirmations, mais laisse-t-elle des traces (comme sur la toile la peinture d'un Bazaine). L'écriture s'y tient à l'orée, attentive au mystère, de soi, des autres et de Dieu. Jusqu'à tenter d'entendre et de voir, plutôt que de saisir, de comprendre ou pire d'expliquer : « Existe-t-il un regard en moi, et que je n'ai pas encore trouvé, capable de voir tant de scènes dont la mémoire confuse, à la fois éblouie et assommée, hante mes veilles et mes nuits ? » Une telle plongée autobiographique manifesterait de la complaisance, si l'effort de l'écrivain n'était pas expression de *désencombrement*, geste annoncé par son dernier roman *La Mort d'un juste*. Ainsi, même lorsqu'il s'interroge (« Ai-je été sexuellement le

rival de mon père ? »), Chessex ne satisfait aucun voyeurisme, mais il initie à l'exigence du « faire mémoire », à l'impact des souvenirs choquants sur le devenir beaucoup plus qu'à leur ressassement stérile, il examine le travail du passé au cœur du présent. En fin de compte, sur qui le lecteur en apprend-il le plus, sur Chessex ou sur lui-même ? Soulever cette question, n'est-ce pas déjà y répondre ?

Bien sûr le lecteur de *L'Imparfait* découvrira le regard intime, parfois pathétique, de Chessex sur son enfance. Il rencontrera Nicole, « sa lionne », qui révélera au futur écrivain l'écriture du corps ; il saluera l'apparition du maître Jacques Mercanton, croisera à nouveau la figure du père et sera surpris de la douleur si vive encore qui se lie à cette mémoire, à ce regret d'être demeuré sourd et aveugle à la tristesse d'un être si proche. Il contempera tous ces visages (aimés) comme s'ils lui étaient familiers. Ce qui est certainement vrai, tant ils habitent l'œuvre – prêtant leur voix, offrant leur corps, avouant leur trouble, trahissant leurs désirs – d'un homme qui tant d'années travailla à se détruire sans savoir qu'il imitait une autre fureur, paternelle. Si tout cela n'était que recueil de souvenirs, seul le style convoquerait la lecture, or il y a davantage, porté par un titre inattendu : *L'Imparfait*. Un seul mot pour traduire un poids de douleur et d'existence. D'autres auraient peut-être opté pour le terme *pécheur*, mais ils auraient été trop nombreux à confondre la terrible blessure de l'être avec quelque atteinte à la morale. *L'Imparfait* : ce mot en dit long sur le rapport au temps, il avoue négativement un désir pour ne pas dire une attente. Cette chronique s'offre comme un sublime et profond cheminement de soi vers... soi, à travers les méandres de la mémoire, alors que résonne la question que peut faire sienne tout être entraîné par le même poids de l'existence : « Mais quoi

m'assure que ma personne d'aujourd'hui ne *brouille* pas toute piste, toute image, et jusqu'à la reconstitution des moindres scènes d'un tableau plus sensible que certain ? »

Avec délicatesse, comme celui qui marche sur la neige et aimerait n'y laisser aucune trace, Chessex dépose au cœur de *L'Imparfait* quelques phrases qui invitent à ouvrir tout de suite son *Cantique*. Relisons les dernières lignes de sa chronique : « Voici mes traces, ce matin, fais-les fondre dans ton jour. » À qui ces mots s'adressent-ils ? La page s'achève sans répondre, alors que s'ouvre *Cantique* sur une étonnante interrogation : « Qu'est-ce qu'un livre écrit par d'autres dans le *Livre* ? » Personne ne crée *ex nihilo*, soulignent les premiers mots, un chant se mêle toujours à d'autres chants. Mais ce n'est pas tout. Leur auteur hésite, non par timidité ou doute stylistique. Ce n'est pourtant pas sa plume qui tremble, mais son être *imparfait*. Le voici semblable tout à coup à « ceux-là [qui] ont été choisis et portés à l'acte souvent contre leur volonté et science ». Dès lors s'écartent les raisons ou autres justifications qui conduisent à tirer le portrait de figures insoutenables et à prolonger leur verbe. La Parole tant de fois croisée au cœur de sa culture a contraint cette fois-ci Chessex à prêter sa voix à Abraham, Isaac et Jacob, à leurs descendants, elle l'a incité à réduire le volume de sa propre voix – mais non la force de son style – pour mieux les laisser parler.

Certains n'hésiteront pas à interpréter et récupérer un tel sujet chez Chessex, mais ils passeront du même coup à côté de la dimension insoupçonnée d'un tel recueil. Un indice : l'humilité de l'ouverture intitulée « Poème du livre » n'est pas feinte, elle affirme une volonté d'effacement de l'auteur, un désir de retrait, manifeste si l'on compare ces poèmes à ceux sur le même sujet dans *Le Calviniste* et dans *Comme l'os*, nécessaire pour permettre la véritable écoute des textes, indispensable

pour ne pas nuire à la musique qui s'en dégage. Bien sûr, la chair des mots rappellera leur auteur, mais elle soulignera surtout l'épaisseur des personnages de la Bible, lorsqu'un corps à corps laisse une trace de Dieu lui-même : et si Jacob en est la figure exemplaire, qu'en est-il de la « colombe sans ailes » (Ève), ou de celle pour qui « l'autre était venu très tôt ce matin-là » (Marie dans *L'Annonciation*) ?

À la chair des mots s'ajoute la troublante contemporanéité des voix entendues. Ainsi Isaac, « né du rire de Sarah » (l'étymologie du prénom a dicté ce vers), soumet-il presque Dieu à la question ; il ose crier : *Tu as retenu le couteau ? / Le bouc a saigné pour le fils / Mais mon rire brûle avec mes os / Dans les fours crématoires d'Auschwitz*. En mêlant les temps, le poème reprend en profondeur un mouvement intense de la Bible où l'Ancien et le Nouveau Testaments jamais ne s'annulent mais se répondent et s'interrogent, s'anticipent et s'accomplissent, vivant d'un jeu subtil de renvois qui font écho au Souffle de la Parole.

Cantique invite donc à lire et relire les récits, les prophéties, les psaumes, les évangiles qui les ont imprégnés. Tous ces poèmes conduisent à Pâques, comme l'annonce subtilement leur nombre, trente-trois, qui correspond symboliquement à l'âge auquel meurt et ressuscite Jésus. N'y lisons aucune confession de foi, mais discernons-y davantage un signe discret de ce qu'énoncent les Écritures qui ont fait naître celle-ci. Écoute et non interprétation. Invitation où l'écriture (« Jacob ») rejoint parfois le geste de peintre (Delacroix et sa « Lutte avec l'ange »), où les vers (r)appellent ceux de quelques anciens, Villon pour « Poissons », La Fontaine avec « Job » « qui gonfle son malheur comme une grenouille », unique façon de ne pas opposer Bible et culture. On songera certes à Jean Grosjean aux vers souvent plus

complexes – tentation du traducteur ? – ou bien à ceux de Victor Hugo d'une force sans pareille mais plus hugoliens que bibliques. *Cantique* est à cet égard une œuvre seconde – non pas secondaire, au contraire ! – au sens où les vers de Chessex s'effacent devant les textes *originaux* et les paroles *premières* qu'il désire célébrer. Le poète n'efface rien, il écoute et il scrute, il questionne et il suggère. Imparfait, humain, ce poète me ressemble. N'est-ce pas ma voix que j'entends dans sa voix, mon livre que je lis dans son livre, dans ce « livre écrit par d'autres dans le Livre » ? ...

SERGE MOLLA
Le Passe-Muraille, 1996

ÉCRIRE FACE À L'ABÎME

L'Imparfait

Au fil des ans, l'œuvre de Jacques Chessex se ramifie : à Paris, il publie ses nouvelles, romans, récits destinés à un large public ; à Yvonand, chez Bernard Campiche, il poursuit une exigeante entreprise d'élucidation qui, pour être plus secrète, sans doute, que l'œuvre romanesque, n'en est pas moins fascinante par sa richesse, et qui éclaire l'autre.

Car c'est précisément sous le signe de la lumière que s'ouvre *L'Imparfait*, une chronique sur l'enfance (« On ne parle pas clairement de son enfance »), et les années si importantes de la formation littéraire. Jamais, ou presque, Chessex n'avait abordé avec tant de franchise la maison familiale de Pully, « d'un gris foncé étrangement lumineux », qui se vide, peu à peu, de ses occupants, vers la fin des années quarante, et la haute figure de son père, le linguiste Pierre Chessex, qu'une « espèce de fureur

portait très vite en avant ». Tirées de l'ombre, et comme ressuscitées, surgissent ici des figures familières, comme Jacques Mercanton (qui fut le premier à voir en Chessex un écrivain), Nicole, la première bonne amie, mais aussi La Fontaine ou le peintre Tal Coat, Miles Davis ou Charles Mingus, ces musiciens par qui l'être est racheté de la dépendance, parvenant à une forme de rédemption (d'autres diraient: de réconciliation) que seuls le blues, la peinture ou la poésie peuvent procurer à celui qui la cherche.

JEAN-MICHEL OLIVIER

Scènes Magazine, 1996

L'IMPARFAIT JACQUES CHESSEX
OU LA BEAUTÉ INTEMPORELLE

On voudrait tout citer des deux livres que Jacques Chessex a publiés récemment. Tout parce que rien ne laisse indifférent dans L'Imparfait, une prose modestement sous-titrée « chronique » ; tout parce que rien, dans le recueil de poèmes intitulé Cantique, n'est laissé au hasard de l'imperfection.

Il faut l'immense talent du grand écrivain vaudois pour donner à un titre volontairement prosaïque et grammatical – *L'Imparfait* – une justification d'une bouleversante puissance. Certes, le fil rouge est là. Il conduit de l'enfance à l'âge mûr, en passant par l'adolescence et la jeunesse d'un narrateur.

Celui-ci ne se cache pas et n'est autre que Jacques Chessex lui-même. Mais ce serait mutiler l'intention d'un tel texte que de le réduire à l'évocation autobiographique, si réussie fût-elle. Et si marquée qu'elle soit par la disparition tragique du père, elle-même racontée sur un mode déchirant mais digne. Plus et mieux que jadis,

l'auteur de *L'Ogre* maîtrise ses effets et transcende souverainement la matière de son livre.

Une des lectures peut-être les plus prometteuses de cette « chronique » consiste à réfléchir avec l'écrivain sur les diverses significations du mot *Imparfait*. Celles-ci éclaireront, par exemple, la précarité douloureusement ressentie qui s'attache au(x) bonheur(s) de l'enfance avec, justement, comme un parfum d'imperfection. Même si les décors lémaniques – l'écrivain vécut à Pully une partie de ses jeunes années – auraient tout pour enchantez, ils plongent cependant déjà dans une brume indécise. Celle-ci génère les contours d'une douleur sans nom. Laquelle n'est qu'une des façons de dire la hantise de la finitude – fût-ce au cœur ardent des premières saisons du désir et de l'amour.

L'Imparfait désigne aussi, dans la mémoire blessée de l'auteur, ce père qui choisit de sortir de l'existence alors que, ou peut-être parce qu'il souffre de l'état d'inachèvement, d'incomplétude auquel il se sent comme voué.

Mais la plume de Jacques Chessex prend tout son essor à partir de ce constat individuel. C'est vers une saisie platonicienne de l'être humain que l'on s'achemine : chacun ressasse en le sachant plus ou moins cet « imparfait » qu'il demeure et qui n'est que l'image infidèle de la Beauté absolue. À son dernier souffle, à son dernier vers dirait-on d'un poète, il en conservera le souvenir impitoyablement splendide.

Dans *L'Imparfait*, Jacques Chessex exprime en termes d'une intemporelle beauté jusqu'à la hideur du désespoir et de l'abandon.

JEAN-CLAUDE JOYE
L'Express, 1997

L'ODEUR DE L'INACHEVÉ

Jacques Chessex n'a jamais été un enfant : il prétend n'avoir pas connu ce bonheur, ni la nostalgie de ce bonheur. Pour lui, l'imparfait n'est pas le temps de la mélancolie mais l'expression adjectivale de l'inachevé. Né en 1934 en terre calviniste, il a grandi sur les bords du lac Léman en simulant chaque jour la joie, la politesse, l'insouciance. Cette enfance-là n'en finissait pas : il rongait son frein, aspirait à être un homme. À quinze ans, il découvrit l'amour, et, encouragé par son professeur, Jacques Mercanton, publia ses premiers poèmes dans sa vingtième année. C'est alors que son père, Pierre Chessex, directeur de collège, étymologiste du Pays de Vaud, se tira une balle dans la tête. Pendant quatre jours, le fils veilla celui dont, tout à son impatience de devenir adulte, il n'avait pas su écouter le désespoir ni comprendre la violence. « Je n'aurai jamais assez de regret pour sonder et revivre le regret de cet aveuglement », écrit Jacques Chessex dans un livre magnifique et déchirant, un livre d'éternel orphelin où il explore son passé avec rage, explique sa propre autodestruction par l'alcool et conclut : « Il y a en moi un poids de douleur que rien, je le sais calmement, n'épuisera. » Depuis *Carabas*, en 1971, Chessex n'avait pas écrit de texte autobiographique. Il s'était consacré au roman, à la nouvelle, à la poésie, à l'essai. Il s'évitait. Voici qu'il se retrouve sans s'épargner dans ce texte âpre qui témoigne d'une étonnante mémoire olfactive : odeurs de la terre, du lac, des femmes aimées, des tartes aux cerises que sa mère préparait, de la poussière de blé, odeur de son père qui agonise dans une chambre d'hôpital où son fils a laissé son âme et conçu, à tout jamais, une fascination pour « l'imparfait » et ses ruines.

JÉRÔME GARCIN
Le Nouvel Observateur, 1996

JACQUES CHESSEX EXPLORE
LE PAYS DE LA MÉMOIRE ET DE L'IDENTITÉ

L'écrivain vaudois vient de publier deux ouvrages, une chronique sous le titre L'Imparfait et un ensemble de poèmes appelé Cantique, deux grandes leçons d'écriture.

L'âge venant, il paraît que des souvenirs d'enfance remontent, par bouffées, de profondeurs oubliées, et qu'on se ressouvient alors de certains moments, de scènes qui datent des premières années de vie. Il n'est pas rare que des écrivains saisissent ces vagues, les formulent, les rassemblent, et publient les livres qui, selon les cas, oscillent entre l'évocation merveilleuse ou la consternante resucée.

Dire que *L'Imparfait*, de Jacques Chessex, est un livre sur son enfance serait un peu court. Voire même très réducteur. Le titre lui-même renvoie à un temps verbal, qui exprime le passé, mais aussi la durée. Le mot peut aussi revêtir un autre sens : qui n'aboutit pas à la perfection. Voilà un « champ sémantique », selon l'expression des savants, qui ouvre de puissantes perspectives.

« On ne parle pas clairement de son enfance », prévient l'auteur. De fait, davantage qu'un recueil d'anecdotes et d'historiettes, il s'agit ici d'une chronique qui témoigne d'une quête en profondeur, qui suit plusieurs pistes. D'abord, c'est vrai, il y a l'interrogation sur les années lointaines. Mais plutôt que de se livrer à un grand déballage, Chessex ne s'occupe ici que de quelques temps forts : la présence douloureuse et le suicide du père, le mystère que représente la mère, la découverte de la femme et de l'empire des sens, l'importance d'un professeur de collège tel que Jacques Mercanton ou d'un pasteur devenu véritable initiateur à la parole biblique. Aux personnes et aux événements viennent s'ajouter

certains parfums, certaines lumières et atmosphères, certaines musiques de blues : tout un éventail de perceptions.

Sur l'identité

À partir de quelques éléments, sans cesse fouillés et refouillés dans la mémoire, se développe ce qui paraît le véritable sens du livre : une interrogation sur l'identité. Car les échanges sont constants entre le passé et le présent. Quel lien entre le garçon de vingt-deux ans qui veille quatre jours durant son père à l'agonie, la tempe perforée par une balle, et l'homme qui écrit ? Quel lien entre le suicide paternel et certains actes de fureur auto-destructrice que l'écrivain a traversés ?

D'une grande force, plus évocateur qu'explicite, avec des pages très émouvantes, *L'Imparfait* est le geste d'un écrivain maître de son art : le style est limpide, sans fioriture, et traduit une rare virtuosité rhétorique. Celle-ci n'a rien de gratuit. Elle est, véritablement, au service d'une expression, d'une recherche sur soi. Jacques Chessex s'est mué en explorateur, en chroniqueur de ses voyages intérieurs, réfléchissant en cours de périple sur les éléments qui le constituaient. Il a traversé des paysages, pour dire une présence au monde. Le prodige, au terme du parcours, est d'aboutir en des contrées rares, celles où révolte et sérénité s'assemblent, où vacuité et plénitude se marient. Disons que *L'Imparfait* est le récit de cette découverte.

RENÉ ZAHND
24 Heures, 1996

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Bernard Campiche

LES ÉLÉGIES DE YORICK, poésie, 1994.
DANS LA BUÉE DE SES YEUX, chronique, 1995.
FEUX D'ORÉE, morceaux, 1995.
RESTE AVEC NOUS ET AUTRES RÉCITS, 1995.
CANTIQUE, poésie, 1996.
L'IMPARFAIT, chronique, 1996.
AVEZ-VOUS DÉJÀ GIFLÉ UN RAT?, un pamphlet, 1997.
POÉSIE I, II, III, 1997.

Aux Éditions Bernard Grasset

CARABAS, récit, 1971.
L'OGRE, roman, Prix Goncourt 1973 (Les Cahiers
Rouges).
L'ARDENT ROYAUME, roman, 1975 (Livre de poche).
LE SÉJOUR DES MORTS, nouvelles, 1977.
LES YEUX JAUNES, roman, 1979 (Livre de poche).
OÙ VONT MOURIR LES OISEAUX, nouvelles, 1980.
JUDAS LE TRANSPARENT, roman, 1982 (Livre de poche).
LE CALVINISTE, poèmes, 1983.
JONAS, roman, 1987 (Livre de poche).
COMME L'OS, poèmes, 1988.
MORGANE MADRIGAL, roman, 1990 (Livre de poche).
FLAUBERT OU LE DÉSERT EN ABÎME, essai, 1991.
LA TRINITÉ, roman, 1992 (Livre de poche).
LE RÊVE DE VOLTAIRE, récit, 1995 (Livre de poche).
LA MORT D'UN JUSTE, roman, 1996.

L'IMITATION, roman, 1998 (Livre de poche).
INCARNATA, récit, 1999.
SOSIE D'UN SAINT, nouvelles, 2000 (Livre de poche).
MONSIEUR, 2001 (Livre de poche).
LE DÉSIR DE LA NEIGE, poèmes, 2002.
LES TÊTES, 2003.
L'ÉCONOMIE DU CIEL, roman, 2003.
L'ÉTERNEL SENTIT UNE ODEUR AGRÉABLE, roman, 2004.
LE DÉSIR DE DIEU, 2005.
ALLEGRIA, poèmes, 2005.
AVANT LE MATIN, roman, 2006.

Aux Éditions de l'Aire

PORTRAIT DES VAUDOIS, L'Aire bleue, 2004.
ÉCRITS SUR RAMUZ, L'Aire bleue, 2005.

Chez d'autres éditeurs

LA TÊTE OUVERTE, Gallimard, 1962.
CHARLES-ALBERT CINGRIA, « Poètes d'aujourd'hui »,
Seghers, 1967.
ENTRETIENS AVEC JÉRÔME GARCIN, La Différence, 1979.
LA MUERTE Y LA NADA avec Antonio Saura, Pierre
Canova, 1990.
BAZAINE, Skira, 1996.
LA CONFESSION DU PASTEUR BURG, nouvelle édition,
Christian Bourgois, 1997.
FIGURES DE LA MÉTAMORPHOSE, La Bibliothèque des arts,
1999.
LE DERNIER DES MONSTRES (Saura), Cuadernos del Hoci-
noco, Cuenca, 2000.
NOTES SUR SAURA, Cuadernos del Hoci-noco, 2001.

DE L'ENCRE ET DU PAPIER, La Bibliothèque des arts, 2001.
UNE CHOUETTE VUE À L'AUBE, avec Pietro Sarto, Chabloz,
2001.
TRANSCENDANCE ET TRANSGRESSION, La Bibliothèque des
arts, 2002.
LES DANGERS DE JEAN LECOULTRE, Cuadernos del Hoci-
noco, 2002.
PIETRO SARTO, Chabloz, 2003.
L'ADORATION, avec Pietro Sarto, Chabloz, 2004.
DOUZE POÈMES POUR UN COCHON, avec Jean Lecoultre,
Chabloz, 2004.
THOMAS FOUGEIROL, Operae, 2004.
JAVIER PAGOLA, Cuadernos del Hocinoco, 2004.
CE QUE JE DOIS À FRIBOURG, Bibliothèque Cantonale et
universitaire, Fribourg, 2005.